

grande harmonie dans la société.—Comme, en certaines maladies, les aliments n'ont pas de saveur pour quelques personnes, ainsi les hommes pervers n'ont pas le sentiment de la vraie gloire.—Attiré par la nouveauté, mais esclave de l'habitude, l'homme passe sa vie à désirer le changement et à soupirer après le repos.—Celui qui nous a instruits et qui nous a inspiré le goût de la vertu, a des droits à notre reconnaissance.—On ne peut se consoler d'être trompé par ses ennemis, et trahi par ses amis, et l'on est souvent satisfait de l'être par soi-même.—Il faut que les grands apprennent au peuple à respecter la piété.—Les afflictions que Dieu envoie aux hommes sont comme des pierres de touche pour éprouver les élus, en exerçant leur constance et leur foi.—Le christianisme ne réproûve aucune forme de gouvernement, il s'allie à tout genre de police ; mais par ses maximes et par son esprit, il est souverainement incompatible avec les doctrines d'anarchie et les doctrines de despotisme.—La sottise et la vanité sont deux sœurs qui ne se quittent pas.—La vie nous oblige sans cesse à pleurer par anticipation ou par souvenir.—Le désœuvrement inspire un dégoût profond de toutes choses.—Le droit est derrière le devoir, caché et couvert par ce bouclier divin.—L'homme de bien seul n'a point de maître, parce qu'il n'obéit qu'à la justice et à la vérité.—Il y a des tourments dont l'unique remède est de les laisser couler : l'obstacle doublerait leur force.—L'homme n'agit pas seulement par intérêt ; il est capable d'agir aussi par devoir, c'est-à-dire de sacrifier son propre avantage à l'avantage commun.—La prière n'a pas été inventée : elle est venue avec le premier soupir, la première joie, la première douleur du cœur humain.

III

Le respect humain étouffe plus de vertus que l'orgueil n'engendre de vices.—L'esprit s'enrichit de ce qu'il reçoit, et le cœur de ce qu'il donne.—Les larmes, a dit un auteur catholique, sont ces fruits si doux de gémissements, de soupirs et de plaintes que l'on cueille à l'arbre amer de la vie.—Il n'y a que deux futurs que

l'homme puisse s'appliquer avec certitude et sans orgueil : Je souffrirai, je mourrai.—L'envie est une conspiration d'un seul contre la grandeur de tous.—Le dévouement est l'immolation de soi à l'objet aimé : quiconque ne va pas jusque-là n'aime pas.—Tant que nos passions nous gouvernent elles produisent un ébranlement confus qui fait de notre vie une succession de mouvements opposés et douloureux.—Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir su éviter une sottise.—La conscience est la boussole de la probité.—Nous abandonnons vite des liens qui nous font des devoirs où nous ne cherchons que du plaisir ; notre premier souci, dès qu'ils sont formés, est de les rompre.—L'homme le plus libre est celui qui ne va pas au delà de ce qu'il peut.—La politesse est peut-être la seule de nos qualités qui ne nous fasse pas d'ennemis.—L'habitude d'une peine finit par avoir son charme, et l'on regrette certaines tristesses plus que certaines joies.—Ne vous exagerez pas les maux de la vie et n'en méconnaissez pas les biens, si vous voulez vivre heureux.—L'ombre et le silence sont les asiles que la vérité préfère.—Celui qui vous invite à vous défier de tout le monde, vous invite à vous défier de lui.—Se venger d'une offense, c'est se mettre au niveau de son ennemi ; lui pardonner, c'est s'élever fort au-dessus de lui.—Notre vanité est sans cesse l'ennemi de notre amour-propre.—Le caractère est ce qu'il faut sauver avant tout : car c'est le caractère qui fait la puissance morale de l'homme.

IV

LE PINSON

Le pinson est tout mouvement, toute gaieté. Ce mouvement et cette gaieté continuels nous donnent l'explication du proverbe : gai comme un pinson. Cet oiseau commence à chanter de fort bonne heure au printemps, et plusieurs jours avant le rossignol : il finit vers le solstice d'été. Quelle que soit notre appréciation sur son chant, il ne faut pas que nous oublions qu'il plaît à un grand nombre de personnes. Ses ritournelles ont paru